

main-d'œuvre sont venus s'ajouter aux autres souffrances de l'agriculture. La désertion des campagnes est plus que jamais à l'ordre du jour. On quitte les travaux des champs pour aller s'enfermer dans l'air empesté d'une manufacture; on y gagne un salaire, on apparence, plus élevé; mais en revanche, on use ses forces et sa santé, on se crée mille besoins chimériques et après s'être épuisé sous les ordres d'un maître dur et exigeant, on arrive à une vieillesse prématurée sans avoir fait la moindre économie.

Cet engouement de nos travailleurs de la campagne pour les hauts salaires offerts par les centres manufacturiers ne profite qu'aux propriétaires des manufactures, aux *boss* comme on les nomme généralement. Les ouvriers ne s'en sont jamais enrichis; et l'agriculture en a souffert et en souffre encore énormément.

En face de cette désertion des campagnes, l'industrie rurale a dû nécessairement diminuer ses travaux. De toutes les plantes que nous cultivons le plus généralement, les grains sont, sans contredit, celles qui exigent le plus de frais de main-d'œuvre; et, en même temps que les travailleurs abandonnaient les travaux de la terre, il a fallu diminuer l'étendue consacrée jadis aux céréales. Dans cette situation, lors même que les grains se vendraient aussi bien que par le passé, il ne serait plus possible de les cultiver sur une aussi grande étendue, à moins de donner aux travailleurs les salaires qu'ils obtiennent dans les manufactures, ce qui est tout simplement une impossibilité dans l'état de notre agriculture.

Ainsi, les terres sont pauvres, et il faut les enrichir, les produits de la terre se vendent difficilement, la main-d'œuvre est rare et chère, voilà en quelques mots le bilan de notre situation, et il nous est impossible de la changer.

Tout ce que nous pouvons faire c'est de tirer de cette situation le meilleur parti possible, de faire servir à notre avantage des circonstances qu'il ne dépend pas de nous d'améliorer.

Pour nous aider dans cette œuvre, nous avons le bétail avec ses engrais, si nécessaires pour la fertilisation de nos terres, et ses denrées commerciales, telles que beurre, viande, laine, suif et peaux dont le transport et la vente sont si faciles sur les marchés locaux et étrangers.

Mais pour obtenir du bétail tous les avantages qu'il promet, il faut remplir à son égard certaines conditions sans lesquelles l'entretien de ce bétail est plutôt ruineux que lucratif.

Tous les moyens proposés pour remplir convenablement ces conditions peuvent se résumer en un principe très-simple: *diminuer les dépenses et augmenter les recettes de nos animaux.*

Cependant si le principe est simple, l'application rencontre souvent de grandes difficultés. Il en est un peu de même dans toutes les parties de l'agriculture, et c'est avec exactitude que l'on a dit: la théorie est aisée, mais l'art est difficile.

Néanmoins qui dit difficulté, ne veut pas faire entendre impossibilité; aussi allons-nous indiquer ces moyens aussi complètement que nous le permet le cadre de cette causerie.

La première question qui se présente à l'esprit du lecteur sérieux c'est la *diminution des dépenses*. De toutes les dépenses, la plus importante est celle de la nourriture. Nous dirons donc à nos lecteurs: nourrissez économiquement votre bétail, c'est un des plus sûrs moyens de faire du profit avec vos animaux.

Cependant, ce conseil pourrait être mal compris si nous

ne l'accompagnions de quelques mots d'explication. Nourrir économiquement le bétail ne signifie pas le faire jeûner, le nourrir le plus misérablement possible. Loin de là, l'agriculteur, nous l'avons déjà suffisamment démontré, a le plus grand intérêt à faire consommer à ses bestiaux toute la nourriture la plus propre à leur faire donner les produits les plus abondants. Il nourrira économiquement ses bœufs, ses moutons et ses porcs à l'engrais s'il leur donne une nourriture capable de les engraisser dans le moindre espace de temps possible. Il nourrira ses vaches laitières avec économie si la nourriture élève la production du lait à son plus haut degré. Il nourrira économiquement tous ses animaux à l'entretien s'il les empêche de maigrir. Il nourrira économiquement les femelles pleines, s'il les tient en bon état. Enfin il nourrira économiquement ses jeunes animaux en élève si l'alimentation leur permet de croître rapidement.

Non, l'économie dans la nourriture ne consiste pas dans la réduction de la quantité ou de la qualité des aliments; mais le cultivateur se montrera vraiment économe s'il sait bien choisir les substances alimentaires qui se vendent le moins cher proportionnellement à leurs facultés nutritives. Ainsi, supposons que l'avoine se vende 40 centimes le minot et l'orge 50; or un minot d'orge nourrit autant qu'un minot et demi d'avoine, on aura donc plus d'avantage ici à faire consommer de l'orge de préférence à l'avoine. Le même calcul peut être fait pour tous les autres aliments des animaux.

Le cultivateur se montrera encore économe s'il prépare bien tous les aliments destinés à ses bestiaux, s'il les mélange convenablement, et s'il les distribue régulièrement tant sous le rapport de la quantité que sous celui de la qualité.

Ces données demanderaient d'assez longues explications que nous ne pouvons donner ici; mais nos lecteurs les retrouveront avec tous les détails nécessaires dans nos causeries précédentes, et surtout dans celle du 5 février dernier.

Le second moyen de rendre l'entretien du bétail plus lucratif, c'est l'*augmentation des recettes*. On peut poser de la manière suivante les conditions nécessaires pour que les animaux donnent le plus haut produit possible:

1o. Choisir, pour chaque situation, l'espèce animale la plus convenable, puis dans chaque espèce, la race qui profitera le mieux dans les circonstances où l'on se trouve, et ensuite adopter la spéculation qui réussira le plus complètement avec les moyens dont on dispose;

2o. Apporter tout son temps et ses connaissances à assurer le succès du petit nombre de spéculations que l'on aura choisies, ce nombre ne devant pas dépasser deux ou trois.

3o. Donner au bétail tous les soins qu'exigent la race et la spéculation que l'on a adoptées et lui distribuer la nourriture la plus abondante en se tenant dans la limite de son effet utile.

Afin de bien faire saisir ces conditions nous nous bornerons à supposer une situation particulière que chacun pourra ensuite varier à sa volonté.

Soit un cultivateur établi à une assez grande distance des grandes villes, sur une terre favorable à la croissance des plantes fourragères de toutes sortes. Ce cultivateur devra d'abord étudier la facilité des communications et celle des ventes. Si, dans la situation où il se trouve, le beurre est la denrée qui se vend le plus facilement, ce cultivateur cherchera naturellement à produire le plus de beurre possible. Alors, il choisira les vaches les plus recommandables par la quantité et la richesse de leur lait; et il aura recours aux moyens les plus propres à atteindre le but proposé. Si